

# Sedrata : l'élaboration d'un lieu de mémoire

**Cyrille Aillet**

Université Lyon 2, CIHAM-UMR 5648

**Sophie Gilotte**

CNRS, CIHAM-UMR 5648

## **Résumé**

Les vestiges ensablés de Sedrata, à une dizaine de kilomètres au sud de la ville actuelle de Ouargla, font aujourd'hui figure de lieu de mémoire pour l'ibadisme maghrébin. Chaque année un pèlerinage s'y déroule, attirant des représentants des communautés ibadites du Maghreb mais aussi des visiteurs de plus en plus nombreux. Plus qu'à une description du site archéologique, fouillé par l'archéologue suisse Marguerite van Berchem entre 1950 et 1955, cet article s'attachera à décrypter son importance dans la mémoire et dans l'imaginaire historiques de l'Algérie, de la période coloniale à nos jours. Nous nous attachons tout d'abord à la découverte du lieu, décryptée à la lumière des grands voyages d'exploration du Sahara de la fin du XIXe siècle. La récupération académique du lieu, à l'orée du XXe siècle, est l'occasion de réfléchir sur les grilles d'interprétations ethnicisantes et culturalistes mises en place pour l'identification et la compréhension des vestiges et des décors de stuc. Nous nous arrêtons sur les travaux de M. van Berchem, qui firent de Sedrata un élément du « patrimoine » national algérien. Nous suivons également les derniers développements du mythe de Sedrata dans les écrits du Père Blanc J. Lethielleux, qui entremêlent de façon indéchiffrable traditions historiques et traditions locales. Enfin, nous nous intéressons à l'action des associations locales pour la sauvegarde du site et pour le rayonnement du pèlerinage.

## **Référence électronique**

Cyrille Aillet et Sophie Gilotte, « Sedrata : l'élaboration d'un lieu de mémoire », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne], 132 | décembre 2012, mis en ligne le 13 décembre 2012, consulté le 17 décembre 2012. URL : <http://remmm.revues.org/7923>

## **Mots-clés**

Ouargla, Sedrata, archéologie en Algérie, savoirs coloniaux, exploration du Sahara, utopies sahariennes, usages du passé, Marguerite van Berchem

# Sedrata : l'élaboration d'un lieu de mémoire

**Cyrille Aillet**

**Sophie Gilotte**

Les vestiges ensablés de Sedrata, à quatorze kilomètres au sud de la ville actuelle de Ouargla, font désormais figure de lieu de mémoire de l'ibadisme maghrébin. Chaque année un pèlerinage (ou « visite » - *ziyâra*) s'y déroule, attirant des représentants de la minorité ibadite, mais aussi des visiteurs de plus en plus nombreux. L'affluence autour de la tombe de l'imâm Ya'qûb b. Aflah, dernier souverain de la dynastie rustumide chassée de Tâhart par l'avènement des Fatimides en 296/909, fait de ce monument déconcertant – un long mur coiffé d'un baril d'essence et d'un panneau rouillés – autre chose qu'un simple emblème communautaire : le symbole égaré de l'une des premières dynasties « algériennes », si l'on en croit l'historiographie nationale (fig. 1).

Plus qu'à une description du site de Sedrata, fouillé par l'archéologue suisse Marguerite van Berchem entre 1950 et 1955, cet article s'attache à décrypter son importance dans l'imaginaire historique et social de l'Algérie, de l'ère coloniale à nos jours. La découverte s'effectue dans le contexte des grands voyages d'exploration du Sahara de la fin du XIXe siècle. À la fin du XIXe siècle, les premières récupérations académiques, qui débouchent sur des tentatives de fouilles plus systématiques, mettent en jeu les grilles d'interprétations ethnicisantes et culturalistes à l'œuvre dans l'historiographie contemporaine de l'Algérie. Un demi-siècle plus tard, les travaux beaucoup plus rigoureux et ambitieux de Marguerite van Berchem, interrompus par l'aggravation du conflit en 1956, contribuent à faire de Sedrata un élément du « patrimoine » national algérien, classé parmi les monuments historiques et pourvu d'un périmètre de protection. En dépit du manque de fouilles complémentaires, le mythe de Sedrata continue alors de se développer, en particulier dans les écrits du Père Jean Lethielleux, qui entremêlent de façon indéchiffrable traditions historiques et traditions locales. Les efforts déployés par les associations de la région pour la sauvegarde des vestiges et pour

le rayonnement du pèlerinage héritent de cette longue tradition d'élaboration de la mémoire d'un lieu dont on ne connaît finalement encore que très peu les caractéristiques et l'histoire<sup>1</sup>.



© Photo Yves Montmessin, avril 2011

**Fig.1 : la tombe de l'imân Ya'qûb b. Aflah, le dernier souverain rustumide**

## **L'Atlantide du désert : une découverte dans le sillage des explorations sahariennes**

Dans les premières décennies de la domination française sur l'Algérie, conquête et exploration scientifique vont de pair (van Berchem, 1960)<sup>2</sup>, sur le modèle de l'Expédition d'Égypte. Le Sahara constitue alors une *terra incognita* dont on cherche dès le milieu des années 1840 à déterminer les contours, les voies de pénétration et les

---

<sup>1</sup> Cet article s'insère dans le programme de recherche « Peuplement et organisation de l'espace dans l'oued Mya (Ouargla, Algérie) à l'époque médiévale », dirigé par Cyrille Aillet et financé par la Fondation van Berchem à Genève. Nous tenons à remercier la Fondation et sa secrétaire, Mme Harri, pour leur aide. Nous devons aussi beaucoup à l'association Sedrata, qui nous a guidés sur les lieux que nous évoquons, et à l'association Abû Ishâq Atfayyesh de Ghardaïa, qui nous a toujours facilité l'accès à la documentation.

<sup>2</sup> Nous nous inspirons dans cette première partie de l'article de M. van Berchem consacré à Sedrata dans les récits des explorateurs du XIXe siècle, mais dans une perspective résolument historiographique.

points d'appui. Nommé par le maréchal Bugeaud à la direction des affaires arabes, le lieutenant-colonel Eugène Daumas (Pouillon, 2008 : 258-259) est un précurseur dans la collecte d'informations orales sur ces régions encore méconnues. Le premier, il localise Sedrata :

À une lieue plein nord de Krīma s'élève une autre montagne nommée Djebel el Ao'bad (la « montagne des adorateurs », *Jabal al-'Abbād*), et à une lieue est de Djebel el Ao'bad se trouvent les débris d'une grande ville abandonnée que l'on nomme Sedrata, et qui, selon la tradition, aurait été détruite par un chérif du Maroc, appelé K'aïd el-Mans'our<sup>3</sup>. Sous les flots de sable on distingue encore les restes de la muraille d'enceinte et les ruines d'une mosquée. Une source très abondante, et qui se divise en quatre petits ruisseaux, coule à quelque distance de ces ruines.

Les premiers éclaireurs ne tardent pas à affluer vers ces confins. En 1850, guidé par la quête chimérique des vestiges de la romanité – qui marquent les limites de la « civilisation » dont la France se veut la restauratrice (Modéran, 2003 : introduction) – Louis-Adrien Berbrugger, l'un des fondateurs des grandes institutions académiques coloniales, avance vers le Sud. Il arrive jusqu'à l'oued Righ et jusqu'au Mzab, mais n'atteint pas Ouargla et doit reconnaître que sa recherche n'a été qu'une « série de désappointements » (Berbrugger, 1857 : 296). Deux ans plus tard, la prise de Laghouat fait de Ouargla un enjeu militaire d'autant plus important que la région est devenue un foyer de résistance dirigé par le sultan Muḥammad b. 'Abd Allāh (Colomieu, 1863 : 162). Une intervention le déloge de son *qṣar* de Rouissat en 1853 au profit d'un « *aghalik* » de la tribu alliée des Ouled Sidi Chikh.

Les premières recherches commencent en 1860. Elles concernent d'abord les anciens systèmes d'irrigation, que les troupes coloniales tentent de remettre en service. Le fameux puits de 'Ayn Sfa – réputé alimenter les oasis mortes situées au sud de Ouargla – est partiellement désensablé, et l'ingénieur des Mines Ludovic Ville recense les ressources en eau du bassin afin d'étudier les possibilités d'une revitalisation des espaces agraires (Ville, 1868 : 481-512). Henri Duveyrier, qui prépare son voyage en

---

<sup>3</sup> S'agit-il d'une allusion au calife almohade Abū Ya'qūb Yūsuf al-Manṣūr (1184-1199), ou au sultan sa'adien Aḥmad al-Manṣūr (1578-1603), le conquérant de l'empire songhaï ?

pays touareg, explore lui aussi le sud de l'Algérie à cette période afin de recueillir des informations pratiques sur les étapes vers le grand Sud (Pouillon, 2008 : 340-342). Le projet de réunir l'Afrique du Nord aux possessions françaises d'Afrique noire et de s'emparer du commerce transsaharien implique la conquête de ces immenses espaces encore insoumis. Les notes que cet aventurier consacre à Ouargla insistent sur le rôle autrefois très actif de l'oued dans les échanges panafricains. Nourri par la lecture d'Ibn Khaldûn, il rappelle l'importance de l'élément berbère dans l'histoire locale, tout en soulignant que les « Banî Ouarglâ » sont eux-mêmes le produit d'une « fusion des races » : mêlés aux populations « sub-éthiopiennes » ou « garamantiques », ils se sont intégrés à cette « civilisation nègre très avancée » qui aurait autrefois forgé l'unité et la prospérité des contrées sahariennes. S'appuyant sur une enquête orale, il date de l'époque moderne le déclin de ce centre autrefois si brillant, et l'explique par le détournement de la voie commerciale Agadez- Ouargla au profit de nouvelles routes, polarisées au sud par Kano et Katsina, au nord par Ghât, Ghadamès et El Oued. « Aujourd'hui, Ouarglâ est une ville morte, et nul ne la ressuscitera, je le crains », conclut-il avec pessimisme, tout en reconnaissant que l'on pourra en faire une excellente halte pour les caravanes (Duveyrier, 1864 : 279-280, 284- 290).

Plusieurs années s'écoulaient avant que la domination coloniale ne s'affirme à Ouargla. En 1862, la *pax gallica* est de nouveau imposée par une colonne militaire partie de Géryville : « nos jeunes peintres et nos savants étaient de la partie », note le Commandant Colomieu (Colomieu, 1863 : 181). Constatant l'état de délabrement de la ville, l'abandon de nombreux puits et la misère des populations, il médite sur le passé glorieux d'une région tombée dans un déclin inexorable qu'il attribue à « l'oisiveté » indolente de ses habitants. En 1865, l'*agha* appointé par la France ayant fait défection une nouvelle fois, une autre expédition est lancée. Le docteur Sériziat, qui l'accompagne, oppose de nouveau la ruine du présent à la prospérité d'un passé reculé dont il ne perçoit que des bribes. Il cherche toutefois dans les « vestiges des anciennes plantations » les traces d'une « oasis primitive », qu'il situe le long du plateau rocheux occidental, à l'écart de la « ceinture délétère » des chotts, responsable selon lui des miasmes qui empoisonnent la population. Les *qşûr* à moitié dissous lui semblent incarner une forme d'avertissement : « Il me sembla que c'était là la limite

infranchissable aux efforts modernes, les colonnes d'Hercule de la France ! ». Cette angoisse du vide est toutefois balayée par un grandiose projet saint-simonien : changer les règles du climat saharien en faisant sortir les oasis du sable, élargir le « cercle de l'humanité » en fécondant le désert (Sériziat, 1880 : 901-905).

Les trois décennies suivantes dissipent définitivement ces doutes et donnent à Ouargla une fonction éminente dans la politique saharienne de la France. La découverte de vestiges alimente le mythe d'un passé disparu où le Sahara était verdoyant, traversé par les courants marchands. De 1871 à 1872, Laurent Charles Féraud (Pouillon, 2008 : 383) recueille pour la première fois des légendes sur l'ancienne « Isedraten », nom qui aurait été donné à sept localités fondées par la tribu berbère des « Sadrâta », et étagées entre l'actuelle Ouargla au nord et la Gara Krime au sud. Une autre tradition, transcrite sur deux feuillets d'un Coran de la mosquée de N'goussa, porte à trois cent vingt-cinq le nombre de « villages » qui parsemaient l'étendue de l'oued<sup>4</sup>. « En parcourant ces lieux, aujourd'hui solitaires et envahis par les sables », L.C. Féraud croit observer, dans les traces du peuplement ancien, le témoignage d'un temps où l'eau coulait à flots dans « le lit de la rivière morte » (Féraud, 1868 : 205-206 ; Féraud, 1886 : 269).

Entre mai et septembre 1877, Victor Largeau dresse le premier inventaire de ces sites dépeuplés, dont il estime le nombre à onze pour le seul bassin de Ouargla. Il établit une distinction entre le fond de la vallée et les établissements perchés, aménagés d'après lui à l'époque préhistorique par le « peuple des garas », au-dessus du vaste fleuve qui aurait coulé en contrebas (Largeau, 1879 : 193-194). Dans l'oued, il inspecte « les ruines de Ceddrata, ville berbère détruite lors de l'invasion des Arabes nomades », sans leur donner toutefois plus d'importance qu'à d'autres vestiges. Il repère deux noyaux de constructions et entre dans la mosquée, qui semble encore accessible à cette époque et fait l'objet d'un pèlerinage ibâdite annuel : « Les Arabes m'ont affirmé que, chaque année, un grand nombre de Beni Mzab vont se lamenter sur les ruines de ce temple » (Largeau, 1879 : 187-188). Bien qu'il juge la sculpture de Sedrata « grossière », il tire de sa visite les conclusions suivantes (Largeau, 1879 : 153-154) :

---

<sup>4</sup> La plupart des avatars de cette légende évoquent cent vingt-cinq villages.

Ce pays était riche et ses habitants vivaient en paix. Puis les Arabes sont venus et il a été transformé en désert... Les musulmans ont tout détruit au nom du Dieu clément et miséricordieux, de même qu'en Amérique tout fut détruit plus tard par les chrétiens au nom du Dieu de paix et de charité.

V. Largeau ne se contente pas de l'habituel discours sur la dichotomie arabo-berbère, il développe la vision d'un Eldorado préislamique détruit par le zèle religieux, mais que l'effort civilisateur de la Métropole, détentrice des lumières de la raison positive, pourra faire revivre (Largeau, 1879 : 34) :

[...] n'en déplaie à maint ignorant de France ou d'Afrique, les vallées sahariennes, qui toutes furent autrefois peuplées et cultivées, peuvent être aujourd'hui repeuplées et recultivées [...] : car l'eau abonde partout dans ces vallées à une faible profondeur.

Sedrata devient insensiblement l'emblème d'un passé imaginaire qui alimente les utopies du parti colonial, tandis que Ouargla acquiert le statut de nœud ferroviaire incontournable dans la grande entreprise du Transsaharien. Plusieurs missionnaires du rail s'y rendent avec la bénédiction du ministre Charles de Freycinet à partir de 1879. La mission Choisy établit les premières cartes de la région, et le très sérieux géologue Georges Rolland estime que le creusement de puits artésiens « fera peut-être renaître l'ancienne splendeur de la plaine » (Rolland, 1883 : 15). Parti avec la mission Flatters, qui était chargée d'étudier les itinéraires vers le "Soudan", « l'inspecteur des Finances » Harold Tarry s'arrêta à Ouargla en 1881, échappant ainsi au massacre de ses compagnons par les Touaregs. Animé par l'espoir de développer des plantations de palmiers dans la vallée « que les traditions nous représentent comme ayant été d'une fertilité merveilleuse, et que le génie dévastateur des Arabes a converti en un désert aride et brûlant » (Tarry, 1883 : 22), il prospecte le désert à la recherche de la source qui aurait irrigué jadis cet espace inhospitalier. Cette quête l'amène à pratiquer les premières fouilles à Sedrata, à l'aide d'une véritable « escouade » d'ouvriers qu'il organise en plusieurs équipes, dirigeant les manœuvres à cheval. Les opérations, menées dans la plus grande improvisation, portent sur une trentaine de « points d'attaque ». Leur but n'est pas tant d'aboutir à un compte-rendu scientifique minutieux

que d'exhumer cette « Pompéi » des sables, composée selon lui de plusieurs « villes » à la manière de la Pentapole mozabite. L'archéologue amateur exhume ainsi plusieurs pièces à conviction : la mosquée, le « palais », neuf maisons, des caisses entières de décors, ainsi que des structures hydrauliques appelées à témoigner de la défunte fertilité de cette région – en particulier le fameux 'Ayn Sfa qu'il réussit à remettre en fonction pour abreuver ses troupes (fig. 2). Harold Tarry est convaincu de la possibilité de ressusciter cet âge d'or (Tarry, 1882 : 6-7) :

Il n'y a qu'à frapper la terre pour en faire sortir de tous côtés des villes magnifiques [...]. Il n'y a qu'à y donner des coups de sonde pour y faire couler comme autrefois de véritables rivières et ramener à la surface du sol ce grand fleuve qui se jetait dans la Méditerranée<sup>5</sup>.



Durieux, 1896 : f. 21

**Fig. 2 : croquis représentant les « conduits » partant d'Ayn Sfa**

---

<sup>5</sup> N'oublions pas que l'une des utopies de l'époque était de créer une vaste « mer saharienne » connectée à la Méditerranée (Le Châtelier, 1877).

Installé dans une maison qu'il a désensablée, il demande aux autorités la concession du périmètre de Sedrata (*Akhbar*, 1881) :

M. le Gouverneur Général,

J'ai l'honneur de vous demander une concession dans la vallée de l'oued Mya, au sud et au dehors de Ouargla et des oasis qui l'entourent, dans un endroit absolument désert et sans eaux et où je me propose, si le gouvernement veut bien favoriser mon entreprise, de créer une ville ou plutôt d'en faire sortir une toute faite du sol et de faire jaillir dans le voisinage des nappes artésiennes capables de répandre la richesse et la vie dans ces espaces désolés.

L'affaire devient politique, car les tribus arabes s'inquiètent de cette intrusion sur leur terrain de parcours, et les Mozabites, alertés par les fouilles de la mosquée, revendiquent leurs droits historiques sur ce lieu qu'ils considèrent comme sacré (*Journal officiel*, 1882) :

Les Mozabites se sont beaucoup préoccupés des fouilles que je faisais à cet endroit ; ils craignaient que je ne m'emparasse de ce lieu consacré par leurs prières ou que je ne leur rendisse qu'en me faisant rembourser l'argent que je dépensais pour les remblais : lorsqu'ils ont eu l'assurance que je ne leur réclamerais rien et que je ne leur contesterais pas leurs droits de propriété, bien qu'ils n'eussent aucun titre à faire valoir, ils se sont montrés très reconnaissants et leur chef religieux m'a remercié devant tous les tolbas assemblés dans la mosquée de Beni Isguen où je les avais fait convoquer à mon retour pour leur rendre compte de ce que j'avais fait « pour leur bien ».

Les bureaux arabes, que H. Tarry qualifie de « Société protectrice des Indigènes », rejettent catégoriquement ses prétentions et le font rappeler à Alger (Tarry, 1884). Il doit alors abandonner ses espoirs, après avoir contribué à braquer les projecteurs sur Sedrata.

## Un cas d'école pour l'archéologie de l'Occident musulman

L'arrivée sur scène en 1898 de Paul Blanchet, jeune érudit à l'âme exploratrice qui avait dans ses bagages les premiers travaux archéologiques menés sur le site de la Qal'a des Banî Hammâd, laissait promettre un nouveau tournant dans l'étude du site. Fort du soutien économique de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et de l'appui de la Société de Géographie, qui ne cachait pas son intérêt pour « l'aspect ancien de pays tels que l'Afrique du Nord », il se lança dans les fouilles de Sedrata. Faute d'ouvrir de nouveaux fronts, il préféra commencer par déblayer le « palais » et la mosquée, de nouveau ensablés depuis le départ de H. Tarry. Il dégagea également une maison qu'il décrit brièvement comme étant « ornée d'arceaux et de colonnes » (Blanchet, 1898). Les quelques clichés qu'il prit – auxquels s'ajoutent ceux de la mission Foureau-Lamy, chargée d'étudier le tracé du Transsaharien, et qui en octobre 1898 installa son campement à proximité des ruines et du puits toujours en fonctionnement –, immortalisent la conservation spectaculaire et le décor raffiné de ces monuments que le Père Blanc Giacobetti eut lui aussi l'occasion de visiter à cette période (Giacobetti, 1900 : 1-2). Le décès prématuré de Paul Blanchet au cours d'un voyage effectué en 1898 réduit son legs direct à quelques notes et articles, tandis que la majeure partie de sa documentation semble s'être égarée définitivement avant le milieu du XXe siècle (van Berchem, 1951 : 27).

Malgré tout, ses découvertes – ou plutôt faudrait-il parler de redécouvertes – eurent un fort impact sur le monde académique en alimentant le *Manuel d'art musulman* de l'architecte Henri Saladin, publié à Paris en 1907 (Pouillon, 2008 : 858-859). Premier ouvrage en langue française à embrasser de façon synthétique l'art et l'architecture musulmans d'Orient et d'Occident, il fit sortir de l'anonymat les ruines de Sedrata pour les placer aux côtés de la capitale califale de Madînat al-Zahrâ' (Saladin, 1907 : 231-236, fig. 152-153). La description des salles du palais de Sedrata, couvertes de voûtes en berceau et de culs-de-four rachetés par de petites niches d'angle à arc polylobé et aux parois tapissées de grands panneaux sculptés, fut d'ailleurs reprise et précisée dans la publication ultérieure de Georges Marçais (Marçais, 1926 : 1/81-93, fig. 45-52),

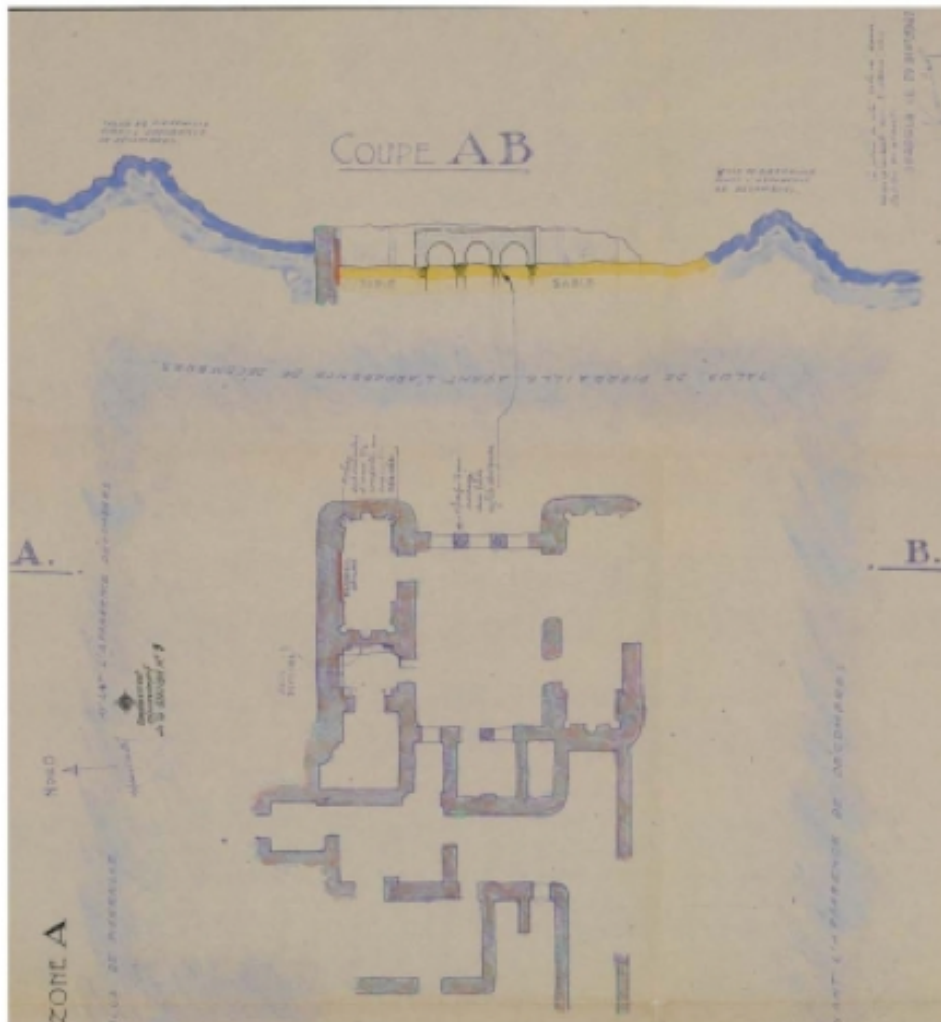
directeur depuis les années 1920 du Musée des Antiquités algériennes et de l'Art Musulman d'Alger (Pouillon, 2008 : 640-641). L'auteur situe l'art de Sedrata entre celui des Aghlabides et celui des Fatimides, datant explicitement ses stucs du Xe siècle, comme dans son *Album de pierre, plâtre et bois sculpté* (Marçais, 1909 : 3-4, pl. I, II, fig. 1-4). La notoriété déjà bien établie de cet archéologue arabisant contribua à consolider l'importance du statut de Sedrata dans l'histoire de l'art islamique, à un moment où, paradoxalement, le volume d'informations disponibles était somme toute extrêmement modeste.

La diffusion très rapide des données (Berque, 1930 : 52-53) participa à asseoir des théories souvent encore d'actualité malgré la faiblesse de leur fondement (Grabar, 2000 : 260, 271). En effet, les questions qui auraient pu être soulevées sur l'histoire du site et sur les problèmes liés à sa fondation, à son abandon et à son organisation spatiale sont totalement évacuées. Seuls importent quelques traits jugés caractéristiques de son architecture, en premier lieu les stucs. P. Blanchet avait été le premier à détecter dans ces décors pariétaux une filiation supposée avec l'art byzantin implanté en Afrique du nord durant l'Antiquité tardive, niant toute l'influence de l'Orient musulman (Blanchet, 1898 : 521). Cette quête des origines déboucha sur plusieurs théories qui établissaient des parallèles avec l'art des textiles et le travail du bois, tout en soulignant la prédominance de racines berbères locales qui auraient puisé dans un ancien registre chrétien (Saladin, 1907 : 236 ; Marçais, 1909 : 4 ; *Id.*, 1926 : 1/86). G. Marçais discerne également des rapports avec l'Égypte copte, l'Ifrîqiya aghlabide et l'Iraq abbasside, pour conclure que ce mélange d'influences débouche sur une facture unique, dont on ne connaît pas l'aire de diffusion puisque l'existence de stucs supposément similaires à Tobna (Blanchet, 1900 : 291), au nord-ouest de Biskra, n'a pu être confirmée *de visu*. Malgré tout leur intérêt, ces analyses participent à créer une image lisse et uniforme du site, en admettant pour sûre la datation du Xe siècle. Elles se focalisent sur la mosquée et le « palais », étudiés successivement par H. Tarry et P. Blanchet, et devenus en quelque sorte les bâtiments phares, la carte d'identité du site. Or, l'interprétation fonctionnelle proposée pour ces édifices – d'ailleurs pratiquement les seuls mis au jour – repose plus sur les traditions locales et sur des idées préconçues que sur une véritable analyse critique des formes architecturales.

Ces publications, qui avaient souligné l'évidente richesse archéologique de Sedrata, eurent suffisamment d'écho pour motiver la décision du directeur des Antiquités et des Beaux Arts, Louis Leschi, de reprendre les excavations. Cette fois-ci, ce fut un architecte, Maurice Faucher, qui fut envoyé sur place entre 1942 et 1945, alors que la Seconde guerre mondiale battait son plein. Pour des raisons qui nous échappent totalement et qui ne transparaissent pas dans la maigre correspondance qui nous est parvenue, M. Faucher se présente lui-même comme un « goumier », employant un terme habituellement réservé aux hommes du contingent « indigène » musulman. Sans doute était-il occupé également par des tâches militaires, en tout cas il ne put venir à bout de la lourde tâche qui lui avait été confiée. Il mena néanmoins des prospections extensives qui lui permirent de repérer et de cartographier des zones de carrières, de cimetières, des jardins et différentes agglomérations emmurillées, laissant entrevoir une complexité d'occupation jusqu'ici passée sous silence. De nouveau, il s'attaqua à la mosquée et au « palais » dont il dressa des plans et des élévations partiels (fig. 3). Alors qu'en février 1945 il espérait profiter de la main-d'œuvre gratuite qu'aurait pu lui fournir l'arrivée à Ouargla d'une « compagnie d'exclus » provenant du camp d'internement de Ben Chicao<sup>6</sup>, il ne reçut jamais le renfort escompté et dut suspendre ses travaux, sans que l'on sache pourquoi ni dans quelles conditions. Cette entreprise obscure ne donna lieu à aucune publication (Faucher, 1945).

---

<sup>6</sup> Nous ignorons dans quelles circonstances ces détenus sont arrivés à Ouargla. De 1940 à 1943, le camp de Ben Chicao, situé à quelques kilomètres au sud de Médéa, avait servi à l'internement des femmes des réfugiés espagnols de la région d'Oran accusés d'appartenir au camp anti-franquiste (républicains, communistes et anarchistes, voir Martínez López, 2004 : 174.) À partir d'août 1944, ce furent des Français accusés d'avoir collaboré avec le régime de Vichy qui y furent enfermés (Baldacci, 1987 : 177).



Architecte Faucher, le 29 septembre 1942, Archives de la Fondation van Berchem, Genève (inédit).

**Fig. 3 : Plan et coupe du « palais »**

## **La dame de Sedrata : systématisation, publicisation et patrimonialisation des fouilles**

C'est à Marguerite van Berchem, la fille du célèbre épigraphiste, que l'on doit un bond en avant dans la connaissance de Sedrata. C'est à elle aussi – on le sait moins – que l'on doit la protection du site et des décors actuellement exposés à Alger, Paris et Ouargla. Conciliant expertise et amateurisme, introduite dans le cénacle de l'orientalisme mais restée en marge de l'académie, elle a été l'icône et la passionaria de Sedrata. Ses articles publiés ne devaient pourtant représenter que le préliminaire d'un ouvrage de synthèse,

richement illustré et intitulé *Sedrata, un chapitre nouveau de l'histoire de l'art musulman. Missions d'étude et campagnes de fouilles au Sahara, 1950-1956*. Refusé en 1958 par Georges Marçais qui estimait la publication trop onéreuse, annoncé à Tadeusz Lewicki en 1971, confié pour relecture au linguiste Werner Vycichl en 1980, il ne vit jamais le jour. Le manuscrit, qui inachevé n'en recèle pas moins de longs chapitres inédits, se trouve encore aujourd'hui dans les archives personnelles de Marguerite van Berchem. En attendant sa publication par nos soins, nous retracerons l'itinéraire paradoxal de la dame de Sedrata à partir de la documentation inédite conservée à la Fondation van Berchem.

Selon ses carnets, c'est en novembre 1946 qu'elle découvre quelques fragments de stucs venus de Sedrata dans une vitrine du Musée Stéphane Gsell d'Alger. Intriguée par leur ressemblance avec les « décors de Samarra », fascinée par la description de la grande mosquée enfouie sous les sables et sur laquelle viennent prier tous les ans les « Mozabites » (van Berchem, 1946), elle revient à Alger en avril 1949. Cette fois-ci, à la suite des travaux antérieurs (Marçais, 1909), elle tisse l'analogie avec les « premiers monuments chrétiens d'Afrique du Nord » et les « ornements sculptés sur les objets de bois des Kabyles ». Elle rencontre le Colonel Maurice Vigourous, Commandant du Territoire de Ouargla. Il a participé aux fouilles de l'architecte M. Faucher et semble « la seule personne à s'y intéresser vraiment ». Il lui parle d'une ville issue de « civilisations successives » et qui « existait déjà à l'époque préislamique », et l'encourage vivement à une « reprise systématique de fouilles » (van Berchem, 1949).

Épaulée par la direction des Antiquités et des Beaux Arts, que dirige Louis Leschi jusqu'en 1954, elle atterrit à Ouargla à bord d'un avion militaire le 24 mars 1950, à l'âge de cinquante-huit ans, et découvre le terrain pendant un mois. Sa première « campagne de fouilles » (novembre 1950-mars 1951) mobilise des moyens assez importants. Elle se verra néanmoins toujours contrainte de financer elle-même une partie des frais, même si après avoir reçu 300.000 francs, elle se voit accorder une somme de 700.000 francs (environ 19.000 euros actuels). Le soutien de l'armée joue un rôle essentiel. Sur place, le Colonel Thiriet – l'un de ces officiers qui cultivent une connaissance intime du Sahara – lui fournit un véhicule et des hommes. Elle obtient du général Meyer-Jardin, qui dirige les forces aériennes en Algérie, l'autorisation de mener deux campagnes de

photographies aériennes avec un appareil militaire qui décolle de la base de Boufarik, dans la Mitidja (van Berchem, 1950a-b, 1951a-b). L'entremise et le mécénat de Pierre Averseng, un très riche viticulteur, membre de l'une des plus puissantes dynasties d'industriels en Algérie, s'avèrent déterminants. Il compte parmi les pionniers de la photographie aérienne appliquée à l'archéologie algérienne (Oulebsir, 2004 : 302) et finance la réalisation des clichés verticaux, pris à bord de son « aviophote », lors de la deuxième campagne de fouilles de terrain (novembre 1951-février 1952). Autre rouage des institutions coloniales, les ingénieurs du Service de la colonisation et de l'hydraulique, « qui ne sont pas encore contaminés par le fonctionnarisme et la bureaucratie » selon notre chercheuse, s'impliquent. Leur directeur, grand admirateur des « pionniers scientifiques » de la fin du XIXe siècle, s'enthousiasme à l'idée de retrouver, et si possible de réactiver, le puits perdu de 'Ayn Sfa. Désireux « de fertiliser cette région et d'y planter des palmiers », il entrevoit « une action à grande portée » et mandate à Sedrata l'un de ses techniciens, l'ingénieur Hadjadj (van Berchem, 1950b). Ce dernier ne tarde cependant pas à écarter le mirage d'une revivification des structures hydrauliques de Sedrata (van Berchem, 1951a).

Marguerite van Berchem cultive ses relations avec les autorités algéroises et avec le cercle des officiers à Ouargla, non sans jeter un œil critique sur la société coloniale, « un petit royaume de polichinelle dans ce grand monde arabe qui gronde et se réveille » (van Berchem, 1951c). Soucieuse de donner à ses fouilles un écho à la fois international et proprement régional, elle cherche à impliquer les notables musulmans. Reçue par le caïd de Ouargla, aidée par celui de Rouissat, elle tente de mobiliser les Ibadites, auxquels elle semble reconnaître, contrairement à ses prédécesseurs, une forme de droit historique sur Sedrata. Dès son arrivée à Ouargla, elle dialogue avec « Baba Hamou Azzam, conseiller de la Djemaa », et « seul lettré et historien ibadite de l'endroit ». Il la guide sur le terrain et lui livre sa vision du passé, par ailleurs consignée dans un mémoire qui fait toujours autorité parmi ses coreligionnaires bien qu'il relève d'une pratique acritique de l'histoire (A'zām, s.d.). Reprenant la légende des cent vingt-cinq villages, il place sans justification aucune la fondation de Sedrata « cinquante-neuf ans avant la construction de Tiaret », en 719-720 (van Berchem, 1953). La chercheuse convoque cette mémoire collective pour retrouver les traces des anciens réseaux

d'irrigation, mais la localisation du puits de 'Ayn Sfa se révèle erronée (van Berchem, 1951a). Par ailleurs, elle prend contact avec les Ibadites du Mzab, et c'est un transporteur de Ghardaïa qui assure, non sans péripéties, l'acheminement des caisses de stucs vers le Musée d'Alger. En mars 1953, elle expose ses recherches à Ghardaïa devant un parterre de notables mozabites, sollicite leur participation aux frais de gardiennage et de protection des vestiges, et recueille des « tribus » de la Pentapole une donation de 47.500 francs (van Berchem, 1953).

L'autre échelle de publicisation est internationale. Publications dans des revues scientifiques, articles dans la presse algérienne (*Documents algériens*), anglaise (*The Illustrated London News*), et suisse (la *Tribune de Genève*), conférences sur les deux rives de la Méditerranée assurent durablement la renommée de Sedrata. Marguerite van Berchem correspond alors avec tous les grands orientalistes de son temps : Georges Marçais, Joseph Schacht, à qui elle envisage de confier la partie historique de son étude, Roger Le Tourneau qui lui assure qu'elle ne trouvera rien dans la chronique ibadite d'Abū Zakariyya<sup>7</sup>, Marius Canard qui effectue quelques traductions pour elle, etc (van Berchem, *Correspondance*). Entre 1958 et 1961, elle échange aussi plusieurs lettres avec l'éminent spécialiste de la question ibadite Tadeusz Lewicki, qui lui communique les notes de voyage de son maître Smogorzewski à Ouargla en 1926, et lui fournit des renseignements sur les sources arabes qu'elle ne peut lire.

Pourtant, malgré tous ces efforts, l'entreprise de Marguerite van Berchem souffre de plusieurs lacunes. Lorsqu'elle décide de partir pour Sedrata en 1950, elle n'a qu'une très vague idée de l'histoire du Maghreb et des Ibadites, ignorance qu'elle comble partiellement au cours de ses missions, mais qui s'avère d'autant plus handicapante que son travail s'effectue finalement en solitaire. Ses écrits ne prennent donc pas en compte l'apport des sources arabes. L'examen de sa méthode de fouille met en lumière le même mélange de professionnalisme et d'improvisation. Le recours à une couverture photographique aérienne lui permet de proposer pour la première fois une vision d'ensemble des noyaux qui forment Sedrata, et d'en dresser un plan précis, inédit mais encore conservé dans ses archives personnelles. Ses travaux se démarquent par une compréhension globale du site, qu'elle tente de sortir de son isolement et de replacer dans le contexte des espaces agraires environnants grâce à des méthodes innovantes

pour son époque : photo-interprétation, prospections hydrologiques et observations malacologiques. En revanche, elle néglige totalement de pratiquer les analyses stratigraphiques et muraires, qui nous auraient livré des informations qui font cruellement défaut aujourd'hui. Cette anomalie peut s'expliquer par l'urgence dans laquelle elle mène ses premières excavations en janvier-février 1951 : seule, privée de tout personnel spécialisé, harcelée par les vents de sable qui font rage à cette saison, disposant d'une cohorte volatile de « manœuvres » et d'âniers qu'elle doit alimenter en eau et en vivres tous les jours, elle réussit tout de même à dégager deux « villas privées », mais doit s'arrêter faute de moyens de locomotion (van Berchem, 1951a-b, 1954, 1965). Lors de la seconde mission, elle est assistée par Mireille Barde, qui se charge des croquis et des photographies (van Berchem, 1951c). Un peu mieux dotée en moyens financiers et techniques, elle peut se consacrer pendant un mois entier à la fouille du « palais » ou « tribunal » (« *Mahkama* »), repéré précédemment. Ses travaux apportent une masse inédite de renseignements, mais pâtissent de l'absence de relevés systématiques des bâtiments et de l'emplacement des éléments ornementaux.

Tributaire des schémas intellectuels de son temps, elle néglige le matériel jugé peu significatif – en particulier les céramiques et les objets divers découverts sur place – et se préoccupe avant tout de l'extraction et de la conservation des décors, sans parvenir toutefois à les inventorier de façon satisfaisante. Elle envoie des caravanes entières à Alger, soixante caisses en tout, qui soulèvent l'enthousiasme de Georges Marçais (01 janvier 1952) : « Ne vous préoccupez pas trop de l'abondance de vos envois. On trouvera bien le moyen de les caser et de vous en permettre l'étude ». Or le stockage dans les locaux exigus du musée Stéphane Gsell devient problématique, ce dont l'avertit l'architecte en chef des monuments historiques (16 janvier de la même année). Consciente de cette impasse, et toujours aussi seule face à l'ampleur du chantier, elle décide en 1953 de cesser tout sondage, malgré l'attribution d'un million de francs par le Gouvernement Général : « Ce serait folie de continuer à accumuler des monuments que l'on n'est même pas sûr de pouvoir exposer dès maintenant » (lettre au directeur de l'École française de Rome, 14 avril 1952). Dès lors, elle se consacre prioritairement à la protection et à la muséification de Sedrata. Elle bataille en faveur du recrutement d'un gardien, Abdelkader Khedim, qui accomplit tous les jours à pied le trajet de douze

kilomètres qui le sépare des ruines. Le 24 septembre 1954, elle obtient du Gouvernement Général la décision suivante, qui fait encore autorité de nos jours :

Sont classés parmi les monuments historiques, les ruines de la ville antique de Sedrata et ses annexes, sises sur des terrains domaniaux des tribus des Mekhadma et des Béni-Thour de l'Annexe d'Ouargla, à proximité de l'oasis d'Ouargla, et s'étendant sur une superficie de 420 ha [...].

Elle doit aussi lutter d'arrache-pied pour la conservation des stucs. À la mort de Louis Leschi en janvier 1954, les pièces sont pour la plupart transférées à la Villa Laloé pour y être assemblées, et elles passent sous la responsabilité de Georges Marçais, qui semble brusquement se désintéresser du dossier. Lorsqu'elle retourne à Alger, elle constate les dégâts causés par l'incurie administrative, comme elle l'expose dans une lettre à Louis Berton, le directeur de l'Intérieur et des Beaux-Arts, le 19 mars 1955 :

Avant de quitter l'Algérie, à la fin de mars 1954, [...] devant l'incertitude complète dans laquelle j'étais laissée sur le sort réservé à ces œuvres d'art, j'avais confié au Musée Stéphane Gsell deux caisses et quatre cartons contenant ce qu'il était le plus important de mettre en lieu sûr, c'est-à-dire les fragments d'inscriptions et les caractères coufiques détachés, qui n'avaient pu être encore inventoriés ni déchiffrés. Ainsi qu'il en avait été convenu avec Monsieur Marçais, ces caisses devaient rester en dépôt au Musée jusqu'à mon retour à Alger. À mon arrivée, ici, en janvier dernier, j'eus le regret de constater qu'elles avaient disparu. Il ne restait que deux cartons dans lesquels avaient été entassés les plus petits morceaux. Je retrouvai à la Villa Laloé une pièce exposée au mur et, dans la cour de cette Villa, six fragments d'inscriptions abandonnés aux intempéries et très abîmés. C'est là tout ce qui subsiste aujourd'hui de l'important matériel épigraphique que j'ai rapporté de Sedrata. Outre la disparition de ces précieux documents, je dois signaler aussi celle d'une grande rosace [...]. Lors du transport de l'atelier de Carra à la Villa Laloé des trente huit caisses contenant les plâtres sculptés de Sedrata, aucune surveillance n'a été exercée pour que ces caisses soient mises à

l'abri. À mon arrivée à Alger, [...] je trouvai douze de celles-ci baignant dans l'eau qui s'écoule par les trous de la toiture de la loggia. Je vous laisse à penser l'état dans lequel étaient ces anciens décors de plâtre que nous avons recollés avec tant de soin ! Le même fait s'est reproduit à nouveau cette année où les caisses emballées par les Latapie et qui devaient être transportées après le départ de ceux-ci au Musée Stéphane Gsell sont restées abandonnées dans cette même cour jusqu'à mon arrivée, c'est-à-dire qu'elles ont été pendant plus de huit mois exposées à la pluie.

[...] Dans tous les pays où m'ont conduite mes études, en Orient comme en Occident, j'ai toujours vu les droits des fouilleurs respectés et souvent aussi protégés par des règlements. Ces droits sont d'autant plus incontestables lorsque, comme c'est mon cas, le fouilleur ne s'est pas contenté de fournir à titre entièrement bénévole un effort considérable, mais encore qu'il a participé financièrement pour des montants importants à son entreprise. [...] Il semble donc que j'eusse été en droit d'attendre qu'un sort meilleur soit réservé à mes découvertes, non seulement à cause des six années d'efforts immenses qu'elles m'ont coûté, mais plus encore parce qu'elles font partie d'un patrimoine national qui aurait dû être respecté.

Constatant le désintérêt d'Alger, elle choisit de placer dans d'autres musées des échantillons de ses découvertes. Dix autres caisses de fragments sont expédiées à Ghardaïa dans l'intention d'y créer un petit musée et de remercier l'administration locale et les Mozabites de leur soutien. C'est un projet mort-né : le 25 mars 1956, une lettre de Charles Kleinknecht, le dernier Administrateur civil, lui apprend qu'elles sont encore stockées dans « un local du bordj administratif ». Cela lui est de nouveau confirmé en août 1961, puis le matériel finit par disparaître. La cession de pièces au Louvre, demandée par Georges Salles dès 1952 au Gouvernement Général est vivement freinée par Alger, avant d'aboutir – avec le soutien de l'archéologue – à l'envoi de deux caisses en 1955.

Le déclenchement de la guerre d'Algérie en 1956 éloigne définitivement Marguerite van Berchem du terrain, mais elle continue à militer pour que Sedrata soit protégée et prenne dignement place dans les collections muséographiques algériennes. Elle intercède en vain auprès du ministre de l'Information, Jacques Soustelle, pour qu'un gardien soit de nouveau rémunéré (lettre du 13 octobre 1958). Son engagement manque provoquer un incident diplomatique lorsqu'à la suite d'une conférence qu'elle a prononcée, son ami Henri Stierlin publie dans la *Tribune de Genève* du 09 décembre 1961 cette charge contre la puissance coloniale déclinante :

On ne peut que regretter que le fruit de ce travail acharné – en tout 60 caisses de reliefs ornant les chambres des demeures – ait disparu sans presque laisser de trace. Il est clair que dans l'Algérie actuelle, il y a trop de personnes qui ont intérêt à passer sous silence l'apport culturel des habitants qu'ils ont colonisés. Cette politique ridicule de l'autruche se solde une fois de plus par l'anéantissement pur et simple de richesses qui devraient appartenir au patrimoine de l'humanité.

Le Directeur des Antiquités, Jean Lassus, réagit vivement en demandant la publication d'un rectificatif, avec une bibliographie récente « qui montrerait la place de l'art de l'Islam antique et moderne dans les préoccupations des savants français d'Algérie » (lettre du 22 décembre 1961).

Ce n'est qu'après l'indépendance que des « plâtres sculptés » provenant des fouilles de Sedrata par M. van Berchem furent finalement exposés dans les salles d'art islamique du Musée national des Antiquités. En 1965, Marguerite van Berchem fait intervenir l'ambassadeur de Suisse en Algérie pour s'assurer de leur situation. Le sous-directeur des Beaux Arts du « Ministère de l'Orientation Nationale » lui assure qu'ils sont « précieusement conservés dans les réserves ». L'ambassadeur l'informe que les panneaux qu'elle avait assemblés à la Villa Laloé sont toujours accrochés sur les murs de cette demeure, sur le point de devenir un Musée de l'Enfance. Il « redoute un peu le voisinage des futurs petits visiteurs », mais s'enthousiasme par ailleurs à l'idée de pouvoir parrainer le retour des fragments cédés au Louvre dans leur patrie légitime, qu'il dit soucieuse de raviver sa « personnalité arabe et islamique ».

## Sedrata, lieu d'inscription des mémoires locales dans la mémoire nationale



Dessiné par le miniaturiste algérien Mohammed Racim.

**Fig. 4 : « Fouilles de Sedrata », timbre émis en 1967**

De fait, après l'indépendance, Sedrata prend place parmi les emblèmes de la culture algérienne. En 1967, un timbre inspiré des découvertes de l'archéologue suisse, et intitulé « fouilles de Sedrata » (fig. 4), entre dans la série qui célèbre le patrimoine national. Il est dessiné par le célèbre miniaturiste algérien Mohammed Racim, que Georges Marçais avait lui-même autrefois contribué à faire connaître et salué comme le premier artiste algérien de son temps (Pouillon, 2008 : 799-800). En 1995, une autre série contribue à populariser les décors de stuc. C'est ainsi que ce complexe archéologique au demeurant relativement isolé et surtout très mal connu vient s'inscrire dans un imaginaire historique national. L'élément clef de cette insertion est l'exode du dernier imâm de Tâhart à Ouargla, qui permet de tisser un lien de continuité entre la

capitale du nord et cet îlot saharien excentré. Or le royaume rustumide est très souvent perçu comme une préfiguration de la formation d'un État algérien distinct du reste de l'espace maghrébin, sans que l'on insiste trop sur les particularités dogmatiques de son imâm, figure de proue de l'ibadisme. C'est donc comme si Sedrata avait été le point de rencontre et d'union entre le nord (Tâhart) et les territoires sahariens du sud (symbolisés par Ouargla), bien avant que ceux-ci ne soient effectivement rattachés à la nation algérienne. Il n'est donc sans doute pas anodin que sur le site, deux tombes signalées par des panneaux et visitées annuellement par les pèlerins remémorent visuellement cette continuité : celle de l'imâm venu du nord, Ya'qûb, et celle de « l'imâm » local, Abû Şâliḥ Janawn b. Ymryân, qui l'accueillit dans l'oasis (*Sadrâta*, 2005).

Par ailleurs, la célébration par les Ibadites de ce trésor caché – c'est ainsi que l'on peut résumer l'image courante de Sedrata dans les représentations collectives – est aussi une manière de manifester leur place dans la nation, et de démontrer que leur particularisme doctrinal fait partie intégrale de l'héritage culturel algérien. À Ouargla, le prestige de la ville enfouie nourrit d'ailleurs la réaffirmation discrète de la communauté ibadite, qui est à l'origine de l'association « Sedrata », formée depuis 1990 pour veiller sur les vestiges, et qui accueille en son sein des membres non-ibadites. En 1997, en collaboration avec le tissu associatif mozabite, elle met en place les premières « Journées d'étude du site archéologique de Sedrata », où s'entremêlent vulgarisation scientifique, manifestations folkloriques et visite des ruines (*Al-ayyâm al-dirâsiyya*, 1997). La *ziyâra* annuelle nourrit une effervescence culturelle momentanée dans cette ville qui vit principalement des dividendes de la rente pétrolière. Les itinéraires proposés – avec pour but de renouer les fils de l'histoire par l'évocation des grandes figures du passé intellectuel et religieux de l'oued – unissent étroitement Ouargla à sa défunte ancêtre. Après une visite des mosquées et des tombes conservées dans la ville actuelle et ses environs (Bû Ma'qal, 1995), Sedrata occupe le cœur du voyage, qui s'achève par des prières collectives au sommet du Jabal al-'Abbâd, qui marque la limite méridionale du bassin. Les festivités, qui se déroulent généralement au mois d'avril, rallient prioritairement les Ibadites venus du Mzab voisin et d'autres régions du Maghreb, mais leur médiatisation croissante et leur popularité à l'échelle régionale

commencent à intéresser la *Wilâya* et à mobiliser de plus larges publics : visiteurs de toutes origines, groupes scolaires, scouts, notables... Ce sont désormais des foules qui se pressent dans l'étendue aride du complexe archéologique, admirent la fantasia inaugurale, pique-niquent sur les dunes, déambulent dans la zone monumentale et prient collectivement sous la direction des shaykhs vêtus de leurs longues tuniques blanches (*Al-ayyâm al-dirâsiyya*, 1997). Ce rituel à la fois festif et religieux semble donc posséder une double fonction sociale : il contribue à rassembler les membres épars de la minorité ibadite, et à forger ainsi un idéal communautaire, et il tente d'inscrire la différence confessionnelle dans un horizon culturel régional et national partagé.

Parallèlement, la *ziyâra* nourrit des velléités – encore très timides – de développement touristique. L'aménagement d'un puits, puis d'une piste et d'une zone de stationnement, permet désormais aux cars de visiteurs et aux curieux d'accéder au site. Cet afflux, même limité, n'est toutefois pas sans danger pour la préservation des vestiges, comme en témoignent les tas d'ordures déposés à l'entrée de la route, les détritiques éparpillés par le vent et les dégradations diverses qui affectent les monuments affleurant du sable (*Sadrâta*, 2005). Le classement de Sedrata au « patrimoine national » en 2007 peut donner l'illusion d'une sanctuarisation des lieux, mais il n'a jamais débouché sur « l'étude et intervention d'urgence sur les sites préhistoriques », ni sur « l'aménagement et mise en valeur du musée saharien » promis par l'État (*Schéma directeur*, 2007). En revanche, une ligne haute tension traverse depuis quelques années le périmètre protégé, tandis que les travaux en cours du musée de Ouargla semblent avoir pour seul résultat immédiat la détérioration des conditions de conservation.

Les connaissances scientifiques n'ont quant à elles guère progressé. En 1997, un archéologue de l'Université d'Alger – 'Alī Ḥamlāwī, décédé dix ans plus tard – annonçait une reprise des fouilles. L'équipe paraît avoir effectué une série de relevés topographiques et quelques sondages, mais leur résultat le plus visible fut l'installation de pancartes métalliques – aujourd'hui très dégradées – pour signaler plusieurs monuments (*Sadrâta*, 2005). Pour ce qui est des études historiques réalisées depuis les années 1950, elles n'apportent aucun renseignement neuf sur Sedrata (Bû 'Aṣbâna, 2008), ou bien manquent de bases méthodologiques solides.

C'est le cas de la monographie composée par Jean Lethielleux en 1983. Membre de la société missionnaire des Pères Blancs, l'auteur poursuit les efforts d'exploration de la culture ibadite algérienne réalisés par ses prédécesseurs, installés à Ouargla ou à Ghardaïa. Sans former une véritable « école », plusieurs d'entre eux ont contribué jusqu'à nos jours à rassembler les échos historiques ou légendaires du passé de l'oued Mya, à partir de sources écrites ou en collectant de nombreux récits oraux (Giacobetti, 1900 ; David, s.d. ; Dutilleul, 1966 ; Delheure, 1988 ; D. Pillet dans *Bû Ma'qal et alii*, 2010). Autre signe de cet intérêt pour le mythe local de Sedrata, les Sœurs Blanches de Ouargla, auxquelles M. van Berchem avait fait visiter son chantier, créèrent de toutes pièces pour leurs ateliers-écoles un style de tissage et de tapis qui reprenait les motifs des décors muraux de Sedrata (*Jeux de trames*, 1975 : 82-84). En devenant des gardiens et des transmetteurs du passé des régions où ils étaient installés, les Pères Blancs signaient ainsi leur inscription dans une mémoire et dans une identité locales dont ils se voulaient partie prenante.

L'étude de J. Lethielleux, qui retrace l'histoire de l'oued Mya depuis ses origines, puise très largement dans les traditions vernaculaires, tout en manquant de la rigueur dont avaient fait preuve certains des érudits de sa congrégation. Héritier d'une vision continuiste de l'histoire – commune au fonds légendaire local comme aux historiographes du XIXe siècle –, il tente d'arrimer Ouargla à la grande histoire méditerranéenne : la piste des Garamantes chers à Hérodote est évoquée (voir aussi Service des affaires arabes, 1923), puis Carthage (voir aussi Dutilleul, 1966), légatrice du « signe de Tanit » qui ornerait les frontons des maisons ouarglies ; Alexandre le Grand lui-même serait venu creuser 366 puits dans la vallée ; Rome, puissante voisine, aurait transmis à l'oasis des éléments de sa culture (Lethielleux, 1983 : 5-20).

La véritable originalité du livre concerne néanmoins l'ère islamique. L'auteur attribue la fondation de Sedrata à un certain 'Abd al-Razzaq b. al-Šayḥ al-Rawaḥī – totalement absent des sources ibadites et sunnites – en 662. Il convoque ensuite un chapelet de récits, parfaitement inconnus des savants, qui narrent l'histoire de la région avant la prise de Tâhart par les Fatimides en 909, date où débutent les informations que l'on trouve dans les chroniques habituelles (Lethielleux, 1983 : 24-38). Le Père Lethielleux cite clairement les sources nouvelles – au nombre de quatre – qu'il a utilisées

(Lethielleux, 1983 : 24). Parmi les principales figurent la chronique qui aurait été compilée vers 1257 par un certain « Bakr b. Yawd b. Ṣalâḥ b. Qâsim b. 'Aysà », plus communément appelé « Ba Setshry », et celle d'un dénommé Ḥammû b. Yûsuf, qui aurait été écrite au XIV<sup>e</sup> siècle. Toutes deux proviendraient de Beni Isguen dans le Mزاب. Si déroutantes que soient ces informations, que personne n'a encore été en mesure de vérifier, elles ne semblent pas relever de la mystification. Les papiers personnels de Jean Lethielleux comportent des fiches préparatoires où l'on retrouve la trace du mystérieux « Ba Setshry » et la biographie en arabe du prétendu fondateur de Sedrata, 'Abd al-Razzaq (Lethielleux, s.d.). De plus, toutes ces données proviennent vraisemblablement de Louis David, Père Blanc à Ghardaïa jusqu'en 1966. En effet, ce dernier a laissé des notes manuscrites très précises consacrées à « l'histoire de Ba Setshry », dont il cite des passages entiers de l'original en arabe, qui se retrouvent parfois sous la plume de J. Lethielleux. Les huit feuillets que nous avons eus sous les yeux portent effectivement la mention de Beni Isguen. Cependant, il s'agit manifestement d'une sorte de chronique universelle depuis la Création, écrite d'un point de vue ibadite. On y trouve des fragments sur l'histoire des peuples de la Bible, en particulier les Banû Isra'îl, et sur Rome, mais des commentaires concernant les Ibadites et surtout « Isedraten » sont intercalés, sans autre logique apparente que le fil de la pensée (David, s.d.). L'auteur y tisse une série de motifs légendaires. Il y est question de sept « *mashâykh* » orientaux envoyés au Maghreb par 'Umar b. al-Khaṭṭâb en l'an 22 de l'Hégire, donc avant la conquête du Maghreb, et dispersés entre Alexandrie, le Jabal Nafûsa, Kairouan, Ghât et Isedraten. La ruine d'Isedraten après l'expédition de Yaḥya b. Ghâniyya al-Mayûrqi en 1204 y est comparée à la destruction du Temple, pleurée par les juifs. Les papiers du Père David semblent donc démontrer que « l'histoire de Ba Setshry » n'est pas une chimère, même si les anecdotes concernant Sedrata relèvent de la pure affabulation. « Ba Setshry » n'a peut-être jamais existé ailleurs que dans l'imagination de l'érudit qui a transposé cette série de légendes. À quelle époque se situe cette aimable élucubration ? L'un des indices que contient le texte est une note d'Ibrâhîm b. Yûsuf Atfayyish – le frère du « Qutb » Muḥammad b. Yûsuf Atfayyish –, mort à Beni Isguen vers 1310/1892 (Custers, 2006, vol. 2 : 132). Le manuscrit appartenait donc sans doute à la famille Atfayyish de Beni Isguen. Il se pourrait que le

texte original de « Ba Setshry », supposé dater de 1257, ait été interpolé et commenté à l'époque moderne. Il se pourrait aussi qu'il s'agisse d'une chronique entièrement fabriquée à l'époque moderne ou au XIXe siècle. Enfin, ce texte énigmatique possède-t-il un lien avec l'opuscule évoqué de façon elliptique par le Père David à M. van Berchem (lettre du 10 mars 1952) ?

Je vous souhaite de trouver quelques vieux manuscrits sauvés de la destruction de Tiaret et d'autres nous parlant des événements principaux dont Isedraten fut le théâtre. Ce qui nous fait penser à cela c'est une partie du diaire d'une famille de Beni Isguen que j'ai pu me procurer à Ouargla qui parle des faits principaux de l'histoire du M'zab de 1703 à 1900.

On sait que le Père David avait rédigé un mémoire sur Ouargla qu'il confia à la chercheuse pour publication. Roger Le Tourneau, chargé de l'expertiser, estima qu'il ne s'agissait pas d'un travail scientifique et qu'il valait mieux le confier aux Pères Blancs. Seule une enquête plus approfondie permettrait de comprendre l'écheveau complexe de ces récits pseudo-historiques issus d'une production mémorielle locale. Il n'en demeure pas moins que ce fonds légendaire, oral et écrit, sur Sedrata s'est intimement mêlé à l'écriture de l'histoire du lieu. Il mériterait à ce titre d'être mieux identifié et étudié car il participe à cet effort d'inscription de la mémoire locale dans un champ d'identification historique plus vaste, celui de la nation ou celui du *Mare nostrum* méditerranéen.

## Conclusion

De Sedrata, à l'heure actuelle, on ne sait presque rien, faute de prospections et de fouilles plus complètes, faute aussi d'une exploitation systématique des données inédites conservées par Marguerite van Berchem, faute enfin d'avoir suffisamment consulté les sources médiévales. On ne connaît pas encore véritablement l'organisation de cette zone d'habitat que l'on a un peu rapidement qualifié de « ville ». Sa fondation et son abandon baignent dans une temporalité encore floue. Quant au déplacement du peuplement plus au nord vers l'actuelle Ouargla, ses causes nous échappent encore. Le nom même de Sedrata, donné au site par les explorateurs du XIXe siècle à partir du témoignage des populations locales, contient sa part d'ambiguïté. Ce toponyme – qui se réfère avant tout à une tribu berbère issue des Lawâta et largement disséminée dans l'espace maghrébin

– n'est que très rarement appliqué par les sources anciennes à l'aire géographique où sont localisées les ruines actuelles. Dans les textes médiévaux, le secteur de l'oued occupé par les vestiges est englobé dans un toponyme plus général, « Warjlân », qui semble désigner à la fois l'ensemble du bassin de Ouargla, et une aire d'habitat qui jouait la fonction de pôle central de cet espace.

En dépit, ou à cause de ces incertitudes, la « Pompéi du sud » n'a cessé d'être au cœur des utopies sahariennes de la période coloniale. Sedrata apparut tout d'abord – aux côtés des vestiges préhistoriques et sans grand souci de précision chronologique – comme la preuve tangible d'un passé mythique où le Sahara était encore verdoyant et prospère. Lorsqu'on eut établi un lien – trop automatique pour ne pas devoir être lui aussi discuté – entre la fondation de cet établissement et la chute du royaume de Tâhart, Sedrata devint, à l'instar du Mzâb, un exemple archétypal de création artificielle attribuable au labeur et à l'ingéniosité féconde des populations autochtones berbères, que l'on opposait à la domination stérilisante et destructrice des « Arabes ». Ces représentations historiques sous-tendaient un projet grandiose de revitalisation des oasis sahariennes, dans lequel la cité ensevelie servait de pièce à conviction : héritière d'un âge d'or préislamique (première hypothèse), ou tout du moins élevée en marge de cet islam « arabe » étranger à la terre africaine (deuxième hypothèse), n'était-elle pas sauvée de l'oubli par les représentants d'une nouvelle civilisation qui entendait faire reverdir cette étendue stérile grâce aux armes du « progrès » ?

Devenue objet de science, Sedrata a connu plusieurs tentatives de fouilles. Toutefois, celles-ci se sont révélées très partielles et répétitives, puisque focalisées sur les éléments jugés les plus significatifs d'une ville musulmane : la « mosquée », le « palais » ou « tribunal », et quelques demeures. Isolé de son contexte immédiat (le bassin de Ouargla), le site semble résumé par ses stucs, dont on a cherché pendant longtemps des parallèles dans l'art chrétien, copte ou bien nord-africain afin de réaffirmer la caractère autochtone et occidental de cette production artistique. Après l'indépendance, Sedrata prit place parmi les « monuments » chargés de rappeler l'ancienneté du rattachement des territoires sahariens à la nation algérienne récemment émancipée. Le développement du pèlerinage annuel des Ibadites sur les traces évanescences de leur âge d'or, réactivé par les découvertes archéologiques des années 1950, puis relancé de

nouveau après les années de plomb de la guerre civile, illustre cette même dialectique d'insertion de la mémoire locale et communautaire dans l'espace national. Enfin, dans une région où la manne pétrolière et gazière a provoqué une explosion démographique sans précédent et une destruction préoccupante des fragiles écosystèmes oasiens, Sadrata apparaît plus que jamais comme le lieu de mémoire d'un passé très largement idéalisé.

## Bibliographie

*Akhbar, Journal de l'Algérie*, dimanche 30 janvier 1881, article « La nouvelle Pompéi du sud », dans la retranscription de Marguerite van Berchem, conservée à la Fondation van Berchem, Genève.

*Al-ayyâm al-dirâsiyya al-ûlâ li-madînat Sadrâta al-athâriyya*, 25-26 avril 1997, Reportage de l'Association Abû Ishâq Aṭfayyesh.

A'ZÂM, Ibrâhîm, s.d., *Ghuṣn al-bân fi ta'rîkh Wârjlân*, manuscrit de la bibliothèque du Shaykh 'Umar Bû Ma'qal à Ouargla, copie consultée à la bibliothèque de l'Association Abû Ishâq Aṭfayyish, Ghardaïa.

BALDACCI Aimé, 1987, *Souvenirs d'un Français d'Algérie au Sahara*, Paris, Éditions Fernand Lanore.

BERBRUGGER Louis-Adrien, 1857, « Observations archéologiques sur les oasis méridionales du Sahara algérien », *Revue africaine* 2, p. 295-300.

BERQUE Augustin, 1930, *Art antique et art musulman en Algérie*, Paris, Comité national métropolitain du centenaire de l'Algérie.

BLANCHET Paul, 1898, Compte-rendu de ses fouilles à Sedrata, *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres* 26, 4ème série, p. 46-47, 61-62, 509, 520-521.

—, 1900, « Excursion archéologique dans le Hodna et le Sahara », *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine* no33, p. 285-319.

BÛ MA'QAL Slîmân, 1995, *Ziyârat mashâhid al-balada*, texte dactylographié, Association Abû Ishâq Aṭfayyish, Ghardaïa.

—, PILLET Denys, MWISHABONGO Norbert, 2010, « Sedrata », dossier des *cahiers de Ouargla* no3.

BÛ 'ASBÂNA 'Umar b. Luqmân, 2008, *Ma'âlim al-ḥaḍâra al-islâmiyya bi-Wârjlân. Wargla min nihâyat al-dawla al-rustumiyya ilâ zawâl Sadrâta*, Ouargla, Mudayrat al-thaqâfa, Wilâya de Ouargla.

COLOMIEU Victor, 1863, « Voyage dans le Sahara algérien, de Géryville à Ouargla », *Le Tour du monde*, p. 161-199.

CUSTERS Martin H., 2006, *Al-Ibadiyya : a bibliography*, Maastricht, 3 vol.

DAUMAS Melchior Joseph Eugène, 1845, *Le Sahara algérien : études géographiques et historiques sur la région au sud des établissements français en Algérie*, Paris, Langlois et Leclercq.

DAVID Louis, s.d., *Ba Setshry (histoire de). Premier cahier*, notes manuscrites, Bibliothèque des

Pères Blancs, Centre culturel et de documentation saharienne, Ghardaïa (inédit).

DELHEURE Jean, 1988, *Vivre et mourir à Ouargla. Temeddurt t-tmettant Wargren*, Études Ethnolinguistiques Maghreb-Sahara, 7, Société d'Études Linguistiques et Anthropologiques de France (SELAF), Louvain, Peeters.

DURIEUX (Lieutenant), 1896, *Étude des travaux hydrauliques des anciens existant dans la région de Ouargla*, manuscrit conservé aux Archives Nationales d'Outre-Mer, Aix-en-Provence (inédit).

DUTILLEUL Pierre Albert Henri, 1969, *Notes sur Ouargla*, conférence prononcée pour Radio Alger le 01 mai 1969, Bibliothèque des Pères Blancs, Ouargla (inédit).

DUVEYRIER Henri, 1864, *Les touareg du Nord : exploration du Sahara*, Paris, Challamel Aîné.

FAUCHER Maurice, 1942-1945, Lettres du 30 septembre 1942 et du 3 février 1945 adressées à M. Louis Leschi, Fondation van Berchem, Genève (inédit).

FÉRAUD Laurent Charles, 1868, « Kitab al-Adouani ou le Sahara de Constantine et de Tunis », Recueil des notices et mémoires de la société archéologique de la province de Constantine, p. 1- 208.

—, juillet 1886, « Les Ben Djellab, sultans de Tougourt. Notes historiques sur la province de Constantine », *Revue africaine* 30e année, no 178, p. 159-274.

GIACOBETTI Antoine, août-septembre 1900, *Ouargla*, notes manuscrites, Bibliothèque des Pères Blancs, Ouargla (inédit).

GRABAR Oleg, 2000, *La formation de l'art islamique*, Paris, Flammarion [1ère édition 1973, Yale University Press].

Jeux de trames en Algérie, 1975, Alger, Ministère de l'agriculture et de la réforme agraire, coll. « Arts populaires ruraux », no 1.

*Journal officiel de la République française*, 22 mai 1882, Séance du 19 mai 1882, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, retranscription de Marguerite van Berchem, conservée à la Fondation van Berchem, Genève.

LARGEAU Victor, 1879, *Le pays des Rihra, suivi de Second voyage à Rhadamès*, Paris, Librairie Hachette et Cie.

LE CHÂTELIER Alfred, 1877, « La mer saharienne », *Revue des cours scientifiques de la France et de l'étranger*, p. 656-660.

LETHIELLEUX, Jean, 1984, *Ouargla cité saharienne : des origines au début du XXe siècle*, Paris, Geuthner.

—, s.d., « Éléments de l'histoire de Ouargla », notes manuscrites, Bibliothèque des Pères Blancs, Ouargla (inédit).

MARÇAIS Georges, 1909, *Album de pierre, plâtre et bois sculpté (Art musulman d'Algérie)*, Alger, A. Jourdan.

—, 1926-1927, *Manuel d'art musulman : l'architecture. Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne, Sicile*, Paris, Librairie Alphonse Picard et fils, 2 vols.

MARTÍNEZ LÓPEZ Miguel, 2004, *Casbah d'oubli. L'exil des réfugiés politiques espagnols en Algérie (1939-1962)*, Paris, L'Harmattan.

MODÉРАН Yves, 2003, *Les Maures et l'Afrique romaine (IVe-VIIe siècle)*, Rome, Collection BEFAR, n° 314.

OULEBSIR Nabila, 2004, *Les usages du patrimoine: monuments, musées et politique coloniale en Algérie (1830-1930)*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

POUILLON François (éd.), 2008, *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris, IISMM- Karthala.

ROLLAND Georges, 1883, « La région de Ouargla », *Revue des cours scientifiques de la France et de l'étranger*, p. 5-15.

*Sadrâta, ta'rîkh wa ḥaḍâra*, 2005, reportage vidéo, Université d'Alger, Faculté des Sciences politiques et de l'information, 'Abd al-Raḥmân Bâbâ Wa 'Umar et 'Abd al-'Azîz Wîntan, sous la direction de 'Abd al-Ḥamîd Sâḥil.

SALADIN Henri, 1907, *Manuel d'art musulman*, Paris, Librairie Alphonse Picard et fils.

*Schéma directeur des zones archéologiques et historiques*, août 2007, République algérienne démocratique et populaire, Ministère de la Culture.

SÉRIZIAT Charles-Victor Émile, 1880, « Ouargla et l'extrême sud du Sahara algérien », *Revue des cours scientifiques de la France et de l'étranger*, p. 901-905.

Service des affaires arabes, 1923, « Notes pour servir à l'historique d'Ouargla (1885) », *Revue africaine* 49, p. 381-442.

TARRY, Harold, 1882, « L'occupation d'In Salah », *L'exploration. Journal des conquêtes de la civilisation sur tous les points du globe* vol. 14, 6e année, p. 1-11.

—, 1883, « Excursion archéologique dans la vallée de l'Oued Mya », *Revue d'ethnographie* 2, p. 21-34.

—, 1884, « Les villes berbères de la vallée de l'Oued Mya », *Revue d'ethnographie* 3, p. 1-44.

VAN BERCHEM Marguerite, 1946, *Carnet de voyage. Algérie 1946*, Archives de la Fondation Max van Berchem, Genève (inédit).

—, 1949, *Carnet de voyage. Algérie et Tunisie, avril-mai 1949*, Archives de la Fondation Max van Berchem, Genève (inédit).

—, 1950a, *Carnet n°2. Sedrata : première mission, mars-avril 1950*, Archives de la Fondation Max van Berchem, Genève (inédit).

—, 1950b, *Carnet n°4. Sedrata : deuxième mission, novembre-décembre 1950*, Archives de la Fondation Max van Berchem, Genève (inédit).

—, 1951a, *Carnet n°5. Sedrata : deuxième mission. Prospection hydrologique et première campagne de fouilles, janvier-février 1951*, Archives de la Fondation Max van Berchem, Genève (inédit).

—, 1951b, *Carnet n°6. Sedrata : deuxième mission, janvier-février 1951*, Archives de la Fondation Max van Berchem, Genève (inédit).

—, 1951c, *Carnet n°7. Sedrata : troisième mission, deuxième campagne de fouilles, novembre- décembre 1951-janvier-février 1952*, Archives de la Fondation Max van Berchem, Genève (inédit).

—, 1953, *Carnet n°7bis. Mission 1953 : 3 janvier à 20 avril*, Archives de la Fondation Max van Berchem, Genève (inédit).

— *Correspondance*, Archives de la Fondation Max van Berchem, Genève (inédit).

—, 1954, « Sedrata : un chapitre nouveau de l'histoire de l'art musulman. Campagnes de 1951 et 1952 », *Ars orientalis* 1, p. 157-172.

—, 1960, « Sedrata et les anciennes villes berbères du Sahara dans les récits des explorateurs du

XIXe siècle », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale* 59, p. 289-308

—, 1965, « Le palais de Sedrata dans le désert saharien », Reprinted from *Studies in Islamic Art and Architecture, in honour of Professor K.A.C. Creswell*, Published by the Center for Arabic Studies by the American University in Cairo Press, Le Caire, p. 8-29.

VILLE Ludovic, 1868, *Voyage d'exploration dans les bassins du Hodna et du Sahara*, Paris, Imprimerie impériale.